

Orlane Sebaï

Insurrectionà
Volume 1: L'Étincelle

Pourquoi avoir écrit ce livre?

Insurrectionà est né d'un profond malaise que je ressentais face au clivage médiatique simpliste opposant policiers et gilets jaunes : policiers bons contre gilets jaunes violents, ou inversement gilets jaunes justes contre policiers répressifs. Je souhaitais raconter une autre histoire. Le point de départ du récit s'appuie sur un fait réel, survenu lors de la manifestation du 1er décembre 2018 à Paris. Ce jour-là, un policier, ayant perdu son casque, a failli être lynché par un groupe de manifestants gilets jaunes. Il a été sauvé in extremis par l'intervention d'un manifestant gilet jaune. Un policier témoignera plus tard que sans ce geste, son collègue serait probablement mort. Ce moment précis a été pour moi une révélation : dans un événement critique, l'unité peut surgir là où tout semble opposer.

Thématique centrale : l'unité

L'unité est le moteur fondamental de *Insurrectionà*. Peu importe le point de vue que l'on porte sur le mouvement des gilets jaunes, cette histoire est avant tout celle de deux êtres humains plongés dans un événement historique majeur, et contraints de se voir au-delà des rôles, des uniformes et des étiquettes. Tous les points de vue sont représentés dans le récit, car il me semblait essentiel d'élargir le spectre des représentations. Mon approche s'appuie également sur mon expérience personnelle : j'ai participé à des manifestations de gilets jaunes, échangé avec des personnes neutres, mais aussi avec des opposants au mouvement. Très vite, un constat s'est imposé : malgré leurs désaccords, toutes ces personnes aspiraient fondamentalement à la même chose, une meilleure qualité de vie.

Une approche humaine, non idéologique

Je n'ai pas souhaité écrire un manifeste politique en me concentrant uniquement sur le pouvoir en place. Ce qui m'importait avant tout, c'était de raconter l'histoire intime de deux êtres humains, que tout oppose en apparence médiatiquement, idéologiquement, socialement et qui vont pourtant construire une relation forte, sincère et durable.

Insurrection est une œuvre émotionnellement centrée, où les émotions deviennent le véritable dénominateur commun. Comprendre et transmettre ces émotions est, selon moi, la clé pour raconter une histoire juste et profondément humaine.

Choix stylistique

J'ai écrit *Insurrection* comme un mélange assumé d'écriture romanesque et de narration scénaristique. Ce choix vise à créer un style littéraire immersif, direct et viscéral, débarrassé de descriptions superflues. L'écriture privilégie le rythme et les actions, afin de placer le lecteur au plus près des personnages, comme s'il vivait les scènes de l'intérieur.

Conclusion

Insurrection part d'une relation humaine forte pour parler d'un événement historique qui dépasse largement ses personnages. C'est une histoire où l'intime éclaire le collectif, où l'émotion révèle la complexité du réel, et où l'unité devient un acte de résistance face à la fracture sociale.



© 2026 Orlane Sebaï. Tous droits réservés.

Aucune partie de cet ouvrage ne peut être reproduite, diffusée ou transmise, sous quelque forme que ce soit, sans l'autorisation écrite de l'autrice, sauf dans les cas prévus par la loi.

1.

Névaria a le souffle coupé. Elle court à toute allure. Son coeur bat tellement fort qu'elle entend le bruit de ses propres pas. Elle a l'impression que son coeur va se décrocher de sa poitrine. Elle a un moment de flottement au cours duquel elle oublie qu'elle n'est pas en sécurité.

VOIX 1

— Elle est là!

VOIX 2

— On va la dépecer!

Névaria respire tellement fort que son casque anti-émeute est couvert de buée. Elle oublie toujours à quel point sa tenue anti-émeute peut être lourde, comme une armure de métal. Tout lui semble flou, elle voit des ombres furtives noires et jaunes courir tout autour d'elle. Les bruits de pétards, grenades de désencerclement, les cris et autres gyrophares font monter d'un cran son anxiété. Elle trébuche sur une poubelle. A peine a-t'elle le temps de se relever que des coups pleuvent sur elle. Elle distingue cinq hommes vêtus de noir et de jaune. Le coup porté à sa poitrine bloque sa respiration et elle commence à suffoquer. Les coups continuent de pleuvoir sur elle. Elle est à bout de force et commence à se laisser aller. *Si je dois partir ainsi...* se dit-elle.

Elle se réveille subitement en inspirant fortement. Le souffle haletant, elle sent la sueur dégouliner sur son corps. Elle est à présent en sécurité dans son lit. Ce n'était encore qu'un mauvais cauchemar. Le troisième

depuis une semaine. Le mouvement des gilets jaunes commence vraiment à atteindre sa santé mentale. Elle se concentre pour prendre de grandes inspirations en se calmant, elle est tellement en sueur qu'elle a l'impression que sa peau noire luit dans le noir à cause des gouttellettes de sueur. Elle regarde Marine qui est paisiblement couchée dans le lit. Heureusement ce cauchemard ne l'a pas réveillé. Névaria veut qu'il en reste ainsi. Etre femme de flic c'est suffisamment compliqué sans qu'elle lui déverse le poids de ses cauchemars. Le calme de Marine l'apaise. Marine ressemble à Blanche neige avec sa peau pâle et ses cheveux mi-longs noirs de jais, couchée dans le lit comme si elle rêvait à un conte de fée. Névaria pose sa main sur sa poitrine pour s'assurer finalement que son rythme cardiaque est bien ralenti et elle se recouche en espérant ne plus avoir de visions d'horreur.

...

Lundi 26 novembre 2018,

Le réveil sonne. Un grésillement strident brise le silence. Névaria tends machinalement la main et frappe sur le boîtier pour faire taire l'alarme. Elle se lève, engourdie, comme si les coups reçus dans son cauchemar meurtrissaient encore son dos. Comme un robot programmé elle prend sa douche et enfle ses vêtements civils pour ensuite rejoindre Marine dans la cuisine. Marine se tient l'air pensif face à la fenêtre en tenant une tasse de café chaude fumante.

MARINE

— Salut.

NÉVARIA

— Salut.

MARINE

— Bien dormi?

Névaria soupire en se versant une tasse de café.

NÉVARIA

— Pas vraiment, j’ai eu du mal à trouver le sommeil.

Névaria regarde brièvement sa montre et pose son café.

MARINE

— A cause des prochaines manifestations?

Névaria préfère éviter le sujet. Elle sait que Marine s’inquiète constamment lorsqu’elle est sur le terrain des manifestations et elle ne veut pas rajouter à son fardeau. Névaria se contente d’embrasser Marine en guise de réponse et quitte l’appartement.

...

Sous un temps ensoleillé une voiture de police passe le pont de la Concorde à travers une circulation peu dense. Névaria et son coéquipier Alexis assis à l’avant dans la voiture font face à l’assemblée nationale. Alexis, silhouette longiligne, âgé de la trentaine, cheveux blonds coupés court façon militaire, monte le son de la radio pendant que Névaria regarde à travers la fenêtre d’un air pensif. Elle se remémore avec nostalgie la première fois qu’elle a traversé ce pont, à peine âgée de la vingtaine, elle avait décidé de sauter le grand pas et venir sur Paris. Persuadée que la police était faite pour elle malgré les dires de sa famille et amis. Les propos désapprobateurs de ses proches résonnent

encore en elle. « *T'es une femme noire tu vas foutre quoi l'dans?* », « *Ils vont te bouffer toute crue* », « *Tu tiendras même pas 5 min...* »...au final ça fait plus de dix ans qu'elle tient. Plus que tenir pour Névaria la police c'est une famille, « *A la vie et à la mort* ». Une famille loin d'être parfaite, Névaria est loin d'être naïve. « *Y'a des brebis galeuses chez nous...certains perdent le contrôle et ça créer une déferlante médiatique sur les violences policières.* »

Quand la violence médiatique devient trop forte, Névaria se rappelle la raison de son engagement qui peut sembler basique aux yeux de beaucoup. « *Protéger et servir* », une raison « basique » qu'elle partage avec Alexis, « *mon petit frère de terrain* » pense t'elle. Plus de 5 ans qu'ils travaillent ensemble et leur complicité reste inchangée. Ils ont tout vécu... les attentats, les manifestations qui dégénèrent, les mouvements sociaux, etc...Névaria a vu bon nombre de mouvement sociaux et pourtant son instinct lui dit que celui des gilets jaunes est le point de départ d'une nouvelle ère. Une nouvelle ère qui pourrait basculer rapidement dans l'anarchie selon elle. Elle secoue légèrement la tête en se forçant à chasser un futur néfaste de ses pensées, l'annonce de la radio la ramène à cette réalité incertaine.

RADIO

La manifestation du 24 Novembre à Paris a réuni plus de 105 000 manifestants. On a dénombré de nombreux débordements et plusieurs dégâts.

ALEXIS

— Déprimant.

Alexis soupire et change de radio en appuyant rapidement sur une touche . Le titre *Don't worry about a thing* de Stevie Wonder résonne en fond sonore dans la voiture.

NÉVARIA

— Evites de trop déprimé. On a une grosse réunion ce matin pour parler de la prochaine manif. L'aurais-tu oublié?

ALEXIS

— Bien sûr que non...mais en attendant j'ai envie de me défouler!

Il monte le son et se met à chanter les paroles avec un accent anglais bâclé. Névaria éclate de rire. Elle regarde Alexis chanter avec une voix cassée en se rappelant pourquoi elle l'aime autant. Même dans les moments les plus durs et sombres, Alexis représente la petite étincelle de vie qui amène une touche d'humour et d'innocence à sa vie. La bonne humeur d'Alexis est contagieuse et Névaria se laisse emporter et fredonne la chanson pendant qu'ils continuent leur route vers le commissariat.

...

Névaria et Alexis poussent la porte du petit commissariat du 19^e arrondissement. Dans les couloirs étroits, un flot constant de policiers traverse le bâtiment, escortant suspects et victimes entre deux interrogatoires. Les voix se mêlent, les pas claquent sur le lino usé. Après avoir contourné la moitié du département, Névaria et Alexis atteignent enfin la salle de réunion. Elle déborde déjà de monde. Des uniformes bleus partout, des chaises qui manquent. Ils se frayent un passage entre leurs collègues, échangeant des hochements de tête

rapides. Ne trouvant pas de place, ils s'installent à demi-fesse sur le coin d'une table encombrée de dossiers. La porte s'ouvre brusquement dans un claquement sec. Le commandant Bertrand entre. Instantanément, le brouhaha s'éteint. Droit comme un piquet, large d'épaules, le commandant avance d'un pas militaire jusqu'au grand tableau en plexiglas au fond de la salle. Son regard balaye la pièce avec la rigueur d'un homme habitué à être obéi.

COMMANDANT BERTRAND

— Bonjour à tous!

Les policiers répondent d'une seule voix, presque automatique :

— Bonjour, commandant !

Le commandant Bertrand balaye la salle du regard, les mains derrière le dos.

COMMANDANT BERTRAND

— Je ne vais pas perdre de temps. Comme vous le savez, vous serez davantage réquisitionnés suite aux manifestations des gilets jaunes. Certains d'entre vous ont déjà reçu leurs nouvelles affectations.

Au fond de la salle, Névaria et Alexis échangent un regard lourd de lassitude. Névaria imagine déjà ses quatre prochains week-ends engloutis par des heures interminables sur le terrain. *Adieu vie privée... encore*, pense-t-elle en se frottant nerveusement les mains.

COMMANDANT BERTRAND

— Une nouvelle manifestation est prévue ce week-end. L'acte 3, comme les gilets jaunes l'appellent sur

leur page Facebook. On doit s'attendre à une nouvelle mobilisation massive.

Le commandant incline la tête vers un policier brun qui se précipite pour distribuer des feuilles aux rangées.

COMMANDANT BERTRAND

— Voici le descriptif du dispositif de sécurité pour samedi. Évidemment, la Brav-M sera déployée.

À la troisième rangée, Alexis lève la main, hésitant. Le commandant Bertrand lui accorde la parole d'un geste sec.

ALEXIS

— Qu'en est-il d'un service d'ordre pour encadrer les manifestants ?

COMMANDANT BERTRAND

— Le service d'ordre, c'est nous.

ALEXIS

— Ouais, mais dans toutes les manifs sociales, les syndicats ont leur propre service d'ordre.

COMMANDANT BERTRAND

— Comme lors des deux précédentes manifestations, il n'y en aura pas. Ce mouvement est inédit. Ils n'en veulent pas, et on ne peut pas les y obliger. Ce n'est pas l'idéal, mais on doit faire avec.

Une policière lève la main.

COMMANDANT BERTRAND

— Oui, Valérie.

VALERIE

— Et le matériel ? On va enfin avoir plus d'équipements ? Des trucs sûrs, modernes ?

C'est le troisième week-end, et ça risque de durer !

On n'est quand même pas censés acheter nos protections nous-mêmes !

Un brouhaha d'approbation enflé dans la salle. Plusieurs têtes hochent, visiblement excédées.

COMMANDANT BERTRAND

— Ça suffit ! Je trouve ça scandaleux aussi, vous connaissez mon avis. Mais ce n'est pas moi qui décide.

À l'extrémité de la pièce, Quentin, un policier trapu au sourire moqueur, se lève.

QUENTIN

— Alors on devrait tous enfiler un gilet jaune !

Explosion de rires. Le commandant Bertrand claque dans ses mains, agacé.

COMMANDANT BERTRAND

— Quentin, tes commentaires à deux euros, tu te les gardes !

Névaria et Alexis échangent un sourire, se retenant de rire ouvertement.

COMMANDANT BERTRAND

— Bon. Au travail. D'autres briefings auront lieu avant la manifestation. Merci à tous.

Peu à peu, la salle se vide dans un brouhaha de chaises raclant le sol.

ALEXIS

— Ça été plus court que j'pensais.

NEVARIA

— On va pas s'en plaindre.

Ils rejoignent le flot des policiers quittant la salle, déjà happés par la tension qui annonce le week-end à venir.

...

2.

Quelque part à Dijon...

Elsa, vingt-sept ans, allongée sur un sommier roulant, disparaît sous une voiture pour examiner en détail le châssis. L'une de ses longues mèches rousses lisses, échappée de sa queue-de-cheval glisse sur sa joue pâle avant de se perdre dans l'ombre de la mécanique. Ses yeux verts, habitués aux espaces exigus, scrutent chaque détail avec une précision quasi chirurgicale. Sa salopette bleue souillée témoigne des longues heures passées à travailler sur les automobiles. Depuis qu'elle se souvient la mécanique et l'électronique des véhicules l'ont toujours fasciné. Lorsqu'elle répare une voiture Elsa voit cela comme une danse. « Une danse mécano-électronique » comme elle aime l'appeler. Sauf que c'est elle qui mène la danse et les éléments inertes suivent. *Rien ne me résiste* pense t'elle fièrement. Ambitieuse Elsa s'imagine comme la future créatrice d'une voiture zéro déchet constituée de 100% de matières recyclables. *Projet fou et idéaliste mais j'y arriverais* espère t'elle. Elsa est persévérante et ne se laisse pas facilement impressionnée par les refus. *La preuve je travaille pour Tony*. Après de multiples rejets Tony est le seul garagiste de la région qui accepta de la prendre en tant que mécanicienne. « Pas assez d'expérience, pas assez diplômée, on embauche pas d'filles. Toutes les excuses étaient bonnes » se remémore t'elle d'un ton ironique. La prochaine étape finir son master en ingénierie électronique. *Si la France finie pas en feu et à sang...* songe t'elle avec une pointe d'inquiétude. Avant le 17 novembre 2018, Elsa connaissait le terme manifestation via uniquement la définition du dictionnaire. A présent elle foule le pavé

chaque semaine. *C'est la taxe sur l'essence qui a fait pété un câble a plein de gens, pour moi c'est un ras-le-bol général.* Entre l'augmentation des prix dans tout les domaines et le profil d'une crise économique imminente, Elsa le sait qu'elle ne pourra pas finir ses études si la situation économique continue à se détériorer rapidement. *Alors autant se battre maintenant non?* . Elsa ressort du chassis de la voiture en poussant ses jambes avec le sommier roulant. Elle se relève en essuyant ses mains sale sur sa salopette. Alain son client se tient debout à quelques mètres de la voiture bras sur ses hanches.

ELSA

— Il faudra deux semaines de réparation. Je peux te prêter une voiture si besoin.

Alain soupire d'exaspération en ne cachant pas sa déception.

ALAIN

— Ok...je prendrais la voiture de prêt...j'ai pas l'choix.

ELSA

— J'te prépare ça.

La nuit tombe. La lumière naturelle des rayons du soleil se remplace par une lumière vive diffusée à travers des néons rectangulaires dans le garage. Elsa nettoie méticuleusement le capot d'une voiture. La carrosserie noire du véhicule scintille sous l'éclairage vif. Tony fait son entrée dans le garage en sifflotant. Ses cheveux plaqués en arrière par une tonne de gel avec un t-shirt moulant blanc accompagné d'une veste noire en cuir lui donne des faux airs de John Travolta dans le film *Grease*.

TONY

— Hey l'artiste! Journée bientôt finie dans 10 minutes précisément. Tu veux qu'on aille manger chez Aldo après?

Elsa donne un dernier coup de chiffon sur le capot et se retourne. Tony entre dans le bureau proche d'Elsa.

ELSA

— Tu plaisantes? Tu vas aller manger chez celui qui te traite de sale pédé tout le temps?

Tony se poste dans l'entrebaillement de la porte de son bureau.

TONY

— Je dois lui plaire c'est pour ça! Mais il n'aura jamais mon cul!

Tony se tape sur les fesses de manière provocante, Elsa éclate de rire.

TONY

— Ce joli cul ce n'est que pour mon copain!

ELSA

— Ne vas surtout pas plus loin dans les détails!

TONY

— Je suis certain que tu meures d'envie de les connaître les détails...

Tony lance un regard exagérément niais et Elsa lève les yeux au ciel d'un air exaspéré.

ELSA

— Allons manger Chez Christine plutôt. Meilleure ambiance c'est convivial et il n'y a pas de rats dans la cuisine!

TONY

— Cette histoire de rats chez Aldo, tu sais qu'c'est des conneries!

ELSA

— Pas d'après les inspecteurs de l'hygiène...

Tony adossé à l'entrebaillement de la porte soupire avec une attitude nonchalante.

ELSA

— On va Chez Christine c'est décidé. Je suis jeune et je tiens à rester en bonne santé!

TONY

— Blablabla...

Tony retourne à l'intérieur de son bureau lorsque le téléphone d'Elsa vibre dans la poche de son jeans. Elle le sort et déverrouille l'écran.

SMS NOURA

On fait une petite réunion de dernière minute dans 1h au rond-point, tu viens? On veut s'organiser pour le covoiturage de samedi.

Elsa lève les yeux vers Tony, occupé à empiler des dossiers en vitesse, comme s'il essayait de remettre de l'ordre dans sa vie. Une soirée sans rien, sans débats, sans tracts, sans colère l'attire soudain. Une soirée « vide-cerveau », loin de tout. Mais la culpabilité, elle, ne lâche jamais vraiment prise. Elle répond rapidement :

SMS ELSA

Ok. J' serai là dans pas longtemps.

SMS NOURA

Super... à tte.

Elsa inspire profondément. Puis, d'une voix gênée :

— Euh... finalement j'vais pas pouvoir ce soir, Tony... un truc de dernière minute... j' dois y aller.

TONY

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ? Tu plaisantes, j'espère ?!

Tony surgit de nouveau dans l'encadrement de la porte, un dossier sous le bras avec des feuilles menaçant de s'envoler.

TONY

— Ça fait un bail qu'on s'est pas fait une sortie !

La déception qui traverse son visage frappe Elsa en plein cœur. La culpabilité revient aussitôt, plus lourde encore.

ELSA

— Désolée...

Tony soupire longuement puis lance d'un ton exaspéré:

— C'est encore ton truc de gilets jaunes, c'est ça ?

Elsa ne répond pas. *Pas encore*, pense-t-elle. *J'ai déjà eu assez de sermons avec ma mère.*

ELSA

— J dois y aller, Tony. C'est tout.

Tony hausse les épaules, faussement détaché.

TONY

— Ok... fais c'que t'as à faire. On s'verra demain.

Elsa reste un instant figée, observant Tony retourner dans son bureau. Elle espère naïvement qu'un jour il comprendra. Comprendra pourquoi elle s'acharne, pourquoi elle s'implique autant, pourquoi elle ne peut pas juste « laisser tomber ». Un jour, peut-être...

3.

Elsa marche lentement à travers la nuit noire. Le vent glacial lui fouette les joues ; elle rentre la tête dans son col roulé comme une tortue, cherchant à s’y abriter. À quelques mètres devant elle, un feu crépite au centre du rond-point, projetant des lueurs dansantes sur une dizaine de silhouettes vêtues de gilets jaunes. Des cabanes de fortune, assemblées de planches et de palettes, trônent autour du brasier, fragiles mais tenaces, comme tout ce qui a été construit ici depuis des semaines. Quand Elsa s’approche, Madeleine se détache du groupe et vient à sa rencontre, ses cheveux grisonnants virevoltant dans le vent. À cinquante-cinq ans, elle est l’une des aînées du rond-point, mais elle avance avec l’assurance tranquille de quelqu’un qui en a vu d’autres. Elle ouvre les bras et enveloppe Elsa dans une accolade chaleureuse. Elsa sourit immédiatement et, l’espace d’un instant, oublie le froid perçant. *Grand-mère*, pense-t-elle ironiquement ; pourtant, Madeleine n’a rien d’une vieille dame fatiguée. Elle est la figure maternelle du camp, la présence vers laquelle tous se tournent lorsque le moral vacille, celle qui écoute sans juger et recolle les morceaux quand la colère ou le désespoir débordent.

MADELEINE

— Tu vas bien ?

ELSA

— Toujours quand je vous vois tous.

Madeleine relâche son étreinte et échange un sourire complice avec Elsa. À un mètre du feu, Noura, assise sur une chaise branlante, lève la

voix. Noura, quarante ans, est une belle femme maghrébine aux longs cheveux frisés qui retombent en cascade autour de son visage. Elle attire toujours les regards sans même essayer. La lumière du feu accroche ses boucles et les fait briller comme des filaments de cuivre.

NOURA

— Hey la belle, j'ai pas l'droit à un salut ?!

MADELEINE

— Sois pas jalouse, Noura !

Elsa s'avance vers Noura en riant. Elle la serre brièvement dans ses bras tandis que celle-ci reste assise. Elsa profite de cette étreinte pour s'enivrer du parfum de lavande qui émane des cheveux de Noura. *Toujours classe en toute circonstance. Les autres puent la sueur après dix heures sur un rond-point, mais Noura, elle, reste impeccable. Propre, élégante, quoi qu'il arrive.*

Elsa se demande pour la centième fois où son amie trouve l'énergie de maintenir cette allure tirée à quatre épingles, entre son travail de gérante de commerce et ses heures de militantisme. *Moi, je peine déjà à trouver le temps de prendre une douche entre mes cours d'ingénieur et le garage...*

ELSA

— Comment j'pourrais t'oublier, Nou... t'es impossible à manquer !

NOURA

— J'espère bien !

ARNAUD

— Et nous, on a pas le droit à un bisou ?

Elsa se retourne. Arnaud lui lance un salut de la main, Denis à ses côtés, tous deux réchauffés par la lueur du feu. *Laurel et Hardy*, pense Elsa en ricanant intérieurement. Physiquement, ces deux-là n'ont rien en commun. Arnaud, la vingtaine, est grand et maigre, tout en lignes anguleuses ; sa touffe de cheveux bruns, toujours en bataille, lui donne un air de chien mouillé attendrissant. Denis, lui, frôle la cinquantaine. Ventripotent, chauve, le visage rond et rieur, il dépasse à peine le mètre cinquante mais compense largement par une présence chaleureuse.

ELSA

— Évidemment qu'si.

Elsa rejoint Arnaud et l'enlace brièvement avant de saluer Denis, qui la serre contre lui comme s'il voulait lui transmettre un peu de sa chaleur. L'once de culpabilité qu'elle gardait encore pour avoir annulé avec Tony s'évapore aussitôt. *Ma place est avec eux.*

ARNAUD

— J'ai l'impression d'être en Sibérie, ici !

DENIS

— Pourquoi, p'tit génie ? Tu connais la Sibérie ?

Cinq degrés, c'est la Sibérie pour toi ?

Elsa et Noura éclatent de rire.

MADELEINE

— Laisse ce pauvre petit tranquille, Denis. Il faut toujours que tu l'emmerdes !

DENIS

— C'est bon enfant, Madeleine ! Y'a pas mort d'homme !

ELSA

— Pour revenir aux choses importantes... vous avez vu que le gouvernement ne reviendra pas sur la taxe sur l'essence ?

ARNAUD

— T'as envie de nous démoraliser ?

ELSA

— Absolument pas. Juste de redynamiser les troupes !

Un souffle glacé traverse le rond-point, soulevant les flammes du brasier et faisant frissonner tout le monde malgré les couches de manteaux.

DENIS

— Dommage pour notre cher et tendre gouvernement, parce qu'on est déterminés. Et surtout, on est nombreux et hétéroclites. Regardez-moi : je suis chef de rayon. Madeleine, institutrice. Arnaud, apprenti boulanger. Noura est entrepreneuse. Elsa, future ingénieure... et j'en passe. Qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire contre autant de diversité ?

Arnaud secoue la tête, les bras serrés contre lui pour se protéger du froid:

— Beh... certains médias disent qu'on est des extrémistes.

MADELEINE

— J’entendais le même genre de conneries en soixante-huit. Ça les rassure de se dire qu’on est des extrêmes. La vérité, c’est qu’on est tout et son contraire.

ARNAUD

— On peut dire qu’on est une belle famille de dégénérés !

Ils éclatent tous de rire comme un seul corps vibrant autour du feu. Les flammes projettent sur leurs visages des lueurs orangées qui s’étirent dans la nuit, comme si le brasier partageait leur joie brève.

ELSA

— Une belle famille de dégénérés qui va débarquer à Paris samedi pour la grande manif... D’ailleurs, on était censé parler du covoiturage... alors, comment on s’organise ?

DENIS

— Je peux prendre trois d’entre vous dans le camion de mon frère. Pas plus, avec tout le matériel qu’il doit trimballer pour son boulot.

NOURA

— Je prendrai le reste avec moi. Y’a Ahmed qui doit monter aussi avec nous.

MADELEINE

— Parfait, alors c’est réglé. Rendez-vous le premier décembre... pour une manif mémorable sans doute...

Madeleine sourit, et dans la pénombre on croirait voir passer dans ses yeux une étincelle d'inquiétude mêlée d'espoir. Le brasier grésille comme pour sceller leur pacte d'unité non-dit.

4.

Paris, 30 novembre 2018,

Névaria allume délicatement les mèches de quatre cierges avec un briquet. La lueur douce des chandelles enveloppe l'appartement d'une chaleur feutrée, parfait écrin pour la petite table ronde qu'elle a dressée : couverts d'argent, verres impeccablement alignés, assiettes rouge carmin qui captent la lumière comme des éclats de rubis. Face à elle, Marine avec une élégance naturelle dans chacun de ses gestes, dépose avec soin du bœuf bourguignon fumant dans les assiettes. La sauce sombre et brillante recouvre les morceaux de viande, libérant un parfum riche, presque rassurant, contrastant avec l'hiver qui s'étend derrière les vitres. À côté, une montagne de gnocchis moelleux apporte une touche de douceur au tableau.

MARINE

— Merci pour le repas, j'apprécie.

Elle avance ses mains vers celles de Névaria et entremêle ses doigts aux siens. Névaria se laisse happer par ce contact familial, par le regard vert émeraude de Marine qui, comme à chaque fois, lui donne l'impression de toucher un morceau de paix. *Mon oasis de bonheur.* Entre deux manifestations sous tension, après des arrestations brutales, sous les ordres contradictoires d'une hiérarchie nerveuse, avec ce sentiment constant d'être coincée entre une population en colère et un gouvernement sourd, Marine est sa bouffée d'air, son ancre, ce fil

invisible qui la retient encore du bord du précipice, du burn-out, de l'amertume, de la dépression qu'elle sent parfois rôder.

NÉVARIA

— Tu le mérites.

Le sourire de Marine s'efface doucement, remplacé par un léger froncement de sourcils, une ombre d'inquiétude qui passe sur son visage.

NÉVARIA

— Qu'est-ce qu'il y a ?

MARINE

— Je ne veux pas que tu y ailles demain.

Marine sent déjà la culpabilité la ronger à peine sa phrase prononcée. Elle s'était toujours jurée de ne jamais peser sur les épaules de Névaria, de ne jamais lui ajouter du poids alors qu'elle en porte déjà trop... *Mais la coupe est pleine*, pense-t-elle amèrement.

NÉVARIA

— Marine, on en a déjà parlé.

MARINE

— Je sais... mais ça va faire le troisième samedi que tu seras loin de moi. J'ai toujours une appréhension quand tu pars encadrer des manifestations de cette envergure.

Elle aimerait hurler qu'elle désespère de passer plus de temps avec elle. Dès le début, Marine savait dans quelle vie elle s'embarquait en aimant une femme flic. *Le manque de temps, les appels de dernière minute, les week-ends envolés, les congés avortés... je le savais.* Mais savoir n'empêche pas le manque. *J'ai droit à plus,* pense-t-elle dans un mouvement de révolte intérieure, avant de se raviser presque aussitôt. Si elle lâche tout, si elle laisse sortir ses émotions comme une vague, elle sait que le mal-être de Névaria ne fera qu'empirer, et elle ne se le pardonnerait jamais. Comme si elle sentait le tumulte silencieux de Marine, Névaria resserre tendrement sa main autour de la sienne.

NÉVARIA

— Je partage le même sentiment... mais je dois faire mon travail. Parce que si tous les policiers restaient à la maison...

MARINE

—... ça serait la catastrophe, je sais. J'ai vraiment un mauvais pressentiment pour demain. J'ignore pourquoi il est plus fort que d'habitude... mais je n'aime pas ça.

NÉVARIA

— Je serai prudente. Je te le promets. Penser à toi m'aide à rester forte.

Les yeux de Marine se remplissent de larmes qu'elle retient avec un effort presque douloureux. Elle tente de s'oublier, d'oublier ses désirs, son égoïsme, cette envie primaire et irrationnelle de garder Névaria pour elle seule. *Je le savais, je le savais, je le savais...* se répète-t-elle comme un mantra contre l'angoisse qui lui serre le ventre.

MARINE

— Tu as vraiment intérêt à rester en vie... ou je te tue.

NÉVARIA

— Je préfère affronter mille manifestants plutôt que ta colère déchaînée !

Elles éclatent de rire. Les deux femmes savent, au fond, qu'elles devront continuer à faire des concessions, quoi qu'il arrive, peu importe les épreuves qui les attendent. Mais sous son sourire tremblant, Marine ne peut étouffer cette dernière pensée, glaciale comme une prémonition : *La manifestation va mal tourner... vraiment mal tourner.*

5.

Paris, 1er décembre, 14h.

Un ciel gris maussade, écrase les Champs-Élysées. En contrebas, la célèbre avenue n'est plus qu'une masse compacte de silhouettes jaunes. Elsa avance au ralenti, portée par la houle humaine. À ses côtés, ses fidèles du rond-point : Noura, Arnaud, Denis et Madeleine. Arnaud, lui, regarde autour de lui comme un gamin débarquant au pays des merveilles.

ARNAUD

— Première fois que je monte à Paris... et je me retrouve noyé dans une marée de petits poussins!

Elsa éclate de rire alors que Denis, lui, roule des yeux.

NOURA

— C'est bon enfant. Tant mieux. Profitons.

Sur le trottoir à droite, quelques trompettistes improvisent une Marseillaise version jazz. Denis attrape Madeleine par le bras et la fait tourner ; elle se met à rire, entraînant Elsa et Arnaud dans son sillage. Arnaud, pris d'un élan soudain, attrape les mains d'Elsa et de Noura.

ARNAUD

— Allez, on danse, mesdames!

Les trois se laissent happer par la spontanéité du moment. Ils tournent, sautent, se laissent porter par l'énergie du cortège. Des manifestants alentour sourient, certains filment, d'autres tapent des mains. Pendant quelques précieuses secondes, la manifestation ressemble davantage à une fête improvisée qu'à une poudrière.

Au même moment...

Névaria ajuste son casque intégral d'un geste précis et rattrape la cadence. Son unité progresse en file indienne le long du cortège, entre les manifestants et les curieux massés sur les trottoirs. Elle aperçoit des téléphones levés, des flashes, des touristes surexcités qui filment la scène comme un spectacle. Elle secoue la tête. *Ce n'est pas une attraction touristique. C'est une manif, bordel.* Névaria balaie la foule du regard, attentive au moindre frémissement anormal. Chaque muscle de son corps est en alerte. Autour d'elle, ses collègues avancent d'un pas synchronisé, silhouettes anonymes sous les armures noires. Devant elle, Alexis se tortille dans sa tenue anti-émeute qui semble vouloir l'avaloir. Cette vision arrache un sourire furtif à Névaria. Un groupe de manifestants entonne soudain un vieux chant révolutionnaire avant de reprendre en chœur : « *La police avec nous !* », les mains levées vers le ciel.

ALEXIS

— On n'a pas l'habitude d'entendre ça !

NÉVARIA

— Je confirme...

Ils reprennent leur progression, pris entre la marée jaune qui chantonne et le cordon noir de sécurité qu'ils forment. Deux univers qui se frôlent

et s'observent. Un équilibre fragile, prêt à se fissurer à la moindre étincelle.

...

La foule, jusque-là joyeuse et légère, commence à vibrer d'un autre rythme. Un frisson parcourt les rangs. Des silhouettes capuchonnées apparues brusquement se glissent entre les manifestants. Elles avancent rapidement, le visage dissimulé, sacs à dos lourds et regards fuyants. Elsa les remarque sans vraiment comprendre ce qui cloche, mais une inquiétude sourde lui serre déjà la poitrine. Un bruit sec retentit derrière elle. Puis un autre.

Un pétard ? Un tir ? Impossible à dire. Autour d'elle, plusieurs têtes se retournent, la danse joyeuse du début se transforme en cran d'arrêt. La tension grimpe d'un coup, presque palpable. Un choc métallique éclate sur un abribus. Un petit groupe de casseurs s'agite, commence à bousculer, à renverser des barrières. La foule, plus dense que jamais, réagit comme un organisme vivant : elle se contracte, se tend, s'inquiète. Et puis, tout bascule.

Plusieurs bombes lacrymogènes sont propulsées dans le ciel comme des fusées. Elles retombent sur les pavés dans un clac sinistre, avant de répandre un épais nuage blanchâtre qui s'étire sur l'avenue des Champs-Élysées. Les cris déchirent l'air. Des protestations et des hurlements d'effroi. Des vagues humaines se forment, s'écrasent les unes contre les autres. Les corps se pressent, se repoussent, cherchent un échappatoire dans un chaos soudain et total.

Elsa manque d'être renversée par un attroupement qui se rue vers l'arrière. Son cœur bat si fort qu'elle en a presque la nausée. Elle scrute frénétiquement autour d'elle, mais tout se brouille : Arnaud, Noura,

Denis, Madeleine... impossible de les distinguer dans la masse en panique.

Un picotement incendiaire grimpe dans sa gorge. Ses yeux s'embrument, brûlent, comme si quelqu'un versait du sable chaud directement dessus. La fumée lacrymogène s'étend en un épais nuage qui avale tout à quelques mètres d'elle. Soudain, une main la saisit brutalement par le bras. Elsa sursaute et, réflexe animal, attrape l'avant-bras de l'assaillant, prête à frapper.

